

Séance du 8 février 2021

Mémoire, actualité et projet : notre relation au temps

André GOUNELLE

Faculté de Théologie Protestante de Montpellier

MOTS CLÉS

Présent, Passé, Futur, Éternité, Intemporalité, Histoire, Eschatologie biblique, Kairos

RÉSUMÉ

On peut classer les compréhensions de l'existence à partir de l'instance temporelle à laquelle elles accordent le plus de poids : le passé (l'autrefois et le naguère), le présent (l'aujourd'hui et le maintenant), le futur (le lendemain et l'avenir). Aucune de ces trois options n'est satisfaisante. La littérature biblique propose d'en sortir non pas par une éternité intemporelle, mais par la notion de kairos qui noue passé, présent et futur dans un mouvement qui joint continuité, activité et créativité.

Nota : À cause du confinement sanitaire dû à la Covid 19, cette présentation a été faite en visio-conférence.

L'être humain se caractérise par une temporalité consciemment vécue, dont les trois instances le passé, le présent et le futur, structurent son existence tant individuelle que collective. Il vient d'un autrefois, d'un jadis et d'un naguère qui s'inscrivent en lui sous forme de mémoire. Il se trouve dans un aujourd'hui et un maintenant qui lui confèrent son actualité. Il se dirige vers un lendemain et un avenir qui prennent la forme d'un projet.

Je vais m'interroger sur les différentes manières d'articuler ces trois instances temporelles. En 1941, le philosophe et théologien Paul Tillich, un allemand que le nazisme a obligé de s'exiler aux États-Unis, publie un éditorial très bref, une soixantaine de lignes, dans une petite revue. Il y esquisse une classification des cultures en fonction de l'instance temporelle qui y domine. En Asie, écrit-il, on privilégie le passé, en Europe le présent, en Amérique l'avenir. Ce propos reflète le contexte des années 1930-1940. Aujourd'hui nous aurions tendance à associer l'Europe au passé, les États-Unis au présent et l'Asie au futur. Ce qui m'a intéressé dans cet article, ce n'est pas la répartition géographique qu'il esquisse, mais la grille d'analyse qu'il suggère. Je l'utiliserai en décrivant succinctement trois attitudes ou trois compréhensions de l'existence que distingue l'instance temporelle à laquelle elles accordent le plus de poids. Je terminerai par une brève réflexion sur l'éternité.

1. Le primat de la mémoire

Une première attitude privilégie le passé. Elle regarde aux ancêtres, se réfère aux sources ou aux racines et cherche, comme l'écrit Loisy, la vérité « dans le berceau ».

1.1. Le livre des origines

Nous en avons de nombreux exemples dans les religions bibliques et les cultures qu'elles ont imprégnées. On y insiste sur le primordial, l'originel et le surgissement de l'être. Dans le premier comme dans le deuxième Testament, les récits de création ou de genèse, les enfantements et les généalogies abondent. « Au commencement, créa Dieu », « au commencement était la parole », ces phrases qui ouvrent le livre de la Genèse et l'Évangile de Jean entendent désigner à la fois le premier et le principal, le début et l'essentiel, l'en-tête et le cœur du réel. La vérité ou l'essence des choses et des êtres se trouve dans leur naissance ou leur provenance.

Dans la Bible, tout n'est cependant pas donné du premier coup, en une seule fois. La création se déploie ou se développe en plusieurs étapes ; le commencement se prolonge, la fondation prend du temps et s'étale sur une longue période. À la suite du surgissement initial de l'univers, qui se fait en six ou sept jours et non en un clin d'œil, au sein de ce qu'il a apporté et mis en place, se produisent d'autres départs, d'autres commencements, d'autres créations. Ainsi, comme la genèse fait surgir du chaos (le terme hébreu est *tohu-wa-bohou*), un cosmos et y situe l'homme, de même l'exode hors d'Égypte transforme un ramassis d'esclaves en un peuple et en une religion, et précise leur place ou leur rôle dans l'humanité. Le déluge et le retour de l'exil babylonien reprennent le vocabulaire et le scénario de la genèse initiale. Le thème de la création qui recommence ou se poursuit traverse le Premier Testament. Pour le Nouveau, le Christ représente le second Adam, il incarne et met en route une nouvelle création et une nouvelle créature. Il faut donc parler non pas du début au singulier, mais des débuts au pluriel. Dans les religions bibliques, les origines se succèdent, se multiplient jusqu'à ce que le canon se clôtüre, et que l'histoire sainte s'achève pour laisser place, en christianisme, à l'histoire de l'Église. Alors se terminent les temps initiaux et on entre dans la continuité et la remémoration. On ne crée plus, on rappelle, on répète, on rumine, on ressasse. Au temps primordial de l'émission succède le temps secondaire de la transmission.

1.2. La culture comme anamnèse

Donner la priorité au passé, c'est considérer que nous vivons aujourd'hui d'un héritage. Ce que nous lèguent les temps anciens éclaire, ordonne et oriente notre vie. Ce qu'on reçoit des ancêtres et des pères détermine la compréhension de l'existence et de la destinée humaines. Par comparaison avec la richesse du passé, le présent et le futur paraissent pâles et vides. Souvent ils dégradent, détériorent, abiment ; les jours heureux sont ceux d'autrefois, les grands hommes sont ceux du passé, les gestes fondateurs ont eu lieu dans des temps anciens.

La tâche principale de la culture consiste donc à entretenir la mémoire, à pratiquer l'anamnèse. Elle maintient vivant le souvenir des grands moments et des grandes œuvres du passé, en étudiant les vieux textes, en entretenant les vieux monuments, en commémorant, en célébrant des centenaires ou des millénaires pour qu'on se souvienne de ce qui est arrivé jadis. L'innovation n'est pas interdite, mais elle reste secondaire et subordonnée. L'essentiel a été fait, a été dit, a été posé ; la tâche d'aujourd'hui consiste à préserver et à persévérer.

1.3. Mémoire et histoire

Cette primauté du passé est celle de la mémoire et non de l'histoire. Le souvenir a des effets contrastés. Il déguise, déforme tout autant qu'il maintient. Il transfigure, disait Nicolas Berdiaef, et du coup défigure. Il nous donne une image du passé qui pour être vivante, n'en est pas moins en partie illusoire. Loin d'entretenir la mémoire, le travail des historiens la déconstruit, la renverse. L'historien, écrit le sociologue québécois Fernand Dumont, nous dépoussière de notre passé, pour nous le restituer changé, devenu autre et en partie étranger. J'en ai fait personnellement l'expérience. Je suis issu d'une famille de souche huguenote et résolument républicaine. J'ai vécu des événements importants et intenses, enfant durant la deuxième guerre mondiale, jeune homme durant la guerre d'Algérie. Les travaux des historiens m'ont délivré des légendes qu'on m'avait transmises et de celles qu'en toute sincérité je m'étais forgées à partir de mes impressions et perceptions de naguère. Ils ont rectifié l'image que j'avais de mon passé, et m'ont conduit à percevoir autrement mon identité, mon rapport avec moi-même, ce que j'estime positif et heureux. L'histoire, rigoureusement menée, corrige les mirages, les fantasmes et les balivernes que le souvenir mixte et amalgame avec des vérités. Elle substitue le savoir à la mémoire, et démythologise le passé, en dissipant une aura induite. Elle propose une interprétation, certes, et non une vérité objective inatteignable, mais une interprétation fondée, étayée, expliquée, critiquée, confrontée avec d'autres et qui est autre chose qu'une impression subjective et passionnelle.

Quand le primat de la mémoire devient excessif et exclusif, on débouche sur une dictature du passé et des anciens qui bloque les sociétés, fige les personnalités, et considère, comme Jansénius - et les médecins de Molière - que par principe tout changement entraîne erreur et dégénérescence.

2. La priorité de l'actuel

Une deuxième attitude insiste sur le présent. Elle appelle à le cultiver, à se concentrer sur lui, et invite à ne pas se laisser capter, captiver et capturer par un respect excessif du passé ou par un souci exagéré de l'avenir qui l'un et l'autre nous détournent et nous aliènent de nous-mêmes. Comme l'écrit Pascal, « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir ... nous nous rappelons le passé ... nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres ... Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque pas au présent ... Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ». Je cite également la cinquième des « Rêveries d'un promeneur solitaire ». Rousseau ne se sent « pleinement » lui-même qu'en séparant son présent du passé et du futur qui viennent le gêner et en allant vivre dans une île du lac de Bièvre qui l'isole. Il se coupe de tous les réseaux qui envahissent notre espace, parasitent notre temps, et nous rendent absents à notre présent en nous transportant « toujours en avant ou en arrière de nous ». La rêverie de Rousseau signifie la conquête de l'authenticité par la victoire du hic et nunc sur le illic et tunc, autrement dit le triomphe du présent sur le passé, l'avenir et l'ailleurs.

2.1. Présent et existence

Les penseurs de tonalité existentielle soulignent la spécificité du présent par rapport aux deux autres instances temporelles. Il est le moment que j'habite, celui où je me trouve effectivement, le seul qui soit réel. Selon Augustin, à proprement parler, il n'y a pas « le présent, le passé et le futur », mais « le présent du passé, le présent du présent et le présent du futur ». En effet, le passé, on s'en souvient, ce qui veut dire qu'il n'existe plus, sinon

dans notre mémoire et donc dans notre présent quand nous nous le rappelons. La mémoire présente - présentifie - le passé, et, du coup, l'arrache à l'autrefois ou au naguère et l'implante dans l'aujourd'hui ; le passé, écrit Berdiaef, c'est ce qui « est passé dans le présent ». L'avenir, on l'imagine ou on l'anticipe, ce qui signifie qu'il n'existe pas encore, sinon dans nos rêves ou dans nos prévisions, et donc dans notre présent quand nous nous le figurons. La prévision présente - présentifie - le futur, elle le soustrait à l'avenir pour l'intégrer à l'actualité sous forme de menace, de promesse, de visée ou simplement d'attente. Au contraire le présent se vit directement, immédiatement, sans qu'on ait à le déplacer et à le modifier pour y avoir accès. Son « privilège », écrit Merleau-Ponty, tient à ce qu'il est la « zone où l'être et la conscience coïncident ». Il y a absence ou éloignement des deux autres instances temporelles : je les évoque, je m'y reporte par un effort de l'imagination et un travail de l'esprit, mais elles ne sont pas vraiment là. Elles se situent toujours ailleurs, et n'ont de réalité que dans la mesure où on les actualise, c'est-à-dire où on les transforme, par souvenir ou prévision, en présent. Par contre, je demeure dans le présent ; je ne me le représente pas dans une image ou une spéculation, il se pose et s'impose de lui-même. « Il n'y a d'authentiquement réel, écrit Heidegger, que l'état présentement vécu "à chaque maintenant". Les états vécus passés ou à venir ne sont plus réels ou ne le sont pas encore. »

2.2. Le Dieu vivant et la vie croyante

Dans cette ligne, des religieux ont insisté sur « l'aujourd'hui » aussi bien de Dieu que de la vie croyante.

Si Dieu est vivant, il s'ensuit qu'il ne se trouve pas dans le passé, ce temps que la vie a quitté. Il ne se découvre pas non plus dans le futur, ce temps que la vie n'a pas encore investi. Il se rencontre dans le présent ; il entre dans mon existence aujourd'hui. Il fait partie de l'« instant », mot qui, selon Kierkegaard, désigne « le présent tel quel, sans passé ni avenir ». L'instant, ce n'est ni la durée ni un autre temps, mais l'instantané et le momentané. La prédication de l'évangile pourrait presque se résumer par ces deux phrases : « aujourd'hui un sauveur vous est né », « maintenant le salut entre dans cette maison », un « aujourd'hui » et un « maintenant » qui s'adressent à chaque croyant au moment même où il les entend.

Le théologien existentialiste R. Bultmann applique à Dieu l'expression d'un poème de Rilke : il est « le visiteur qui va toujours son chemin » (pas un « élément du mobilier », précise G. Vahanian). À chaque moment, il arrive, mais il ne s'installe pas, il entre sans cesse et ne s'établit jamais. Son actualité ne se soucie ni du passé ni du futur, ou plus exactement, elle les résorbe et les concentre dans le présent. Pour Bultmann, la création exprime l'expérience que le croyant fait aujourd'hui du monde ; la fin des temps exprime son ouverture à l'inattendu, à l'imprévu. Quand on situe la création du monde aux origines et le monde nouveau à la fin des temps, on les sort de la vie, on en fait des objets ; on substitue à l'existence croyante un système de croyances. La foi est pour lui une rencontre dans le présent et on la dénature en la logeant, même partiellement, dans le passé et le futur ; on altère une expérience vive en construction doctrinale,

2.3. Le tout et le rien

Cette insistance sur le présent a de la force et des faiblesses. Ceux qui vivent uniquement au jour le jour ressemblent à des amoureux qui voudraient répéter et revivre sans cesse leur coup de foudre et ne se soucieraient pas de bâtir une relation dans la durée. Ils seraient à la fois touchants, émouvants et inconscients, immatures. Bergson et Whitehead l'ont justement noté : sans passé ni futur, sans mémoire ni attente, le présent

est évanescant, exsangue, il manque de consistance et de contenu. Étrangement, le seul temps réel est par lui-même vide ; en lui se conjugue le « couple indissoluble » de l'être et du néant, écrit Sartre ; il est « tout et rien, » affirme Levinas. En latin, le mot *res* a donné en français réel et rien : ce qui est le plus réel, le présent, le temps même de l'existence, n'est rien, n'existe pas, si on le dissocie de ce qui n'est plus et de ce qui n'est pas encore. L'impérialisme du présent conduit à un humain sans contenu ni consistance, condamné à un *carpe diem* qui dissout ce qu'il entend cueillir.

3. La prédominance du projet

Après le passé et le présent voyons ceux pour qui prédomine le futur. J'en donne trois exemples.

3.1. La culture américaine

Le premier je l'ai cherché aux États-Unis. Dans l'article cité en commençant, Tillich associe l'avenir à l'Amérique, ce qui correspond bien à l'image que pendant longtemps les américains ont aimé donner d'eux-mêmes. Ils se réfèrent aux pèlerins du Mayflower quittant leur terroir ancestral, pour bâtir une nouvelle patrie. Ils sont tournés vers la conquête de « nouveaux territoires » (ceux du Far West). Un des premiers présidents de ce qui devait devenir l'Université de Princeton, le théologien et philosophe Jonathan Edwards, prononce en 1735 une conférence au titre significatif : « La folie de regarder en arrière ». En 1838, un siècle plus tard, Ralph Emerson adresse aux étudiants de Harvard un discours que certains historiens considèrent comme un des textes fondateurs de l'américanité, le pendant intellectuel de la Déclaration politique d'indépendance de 1776. Emerson dit en substance à ses auditeurs : ne vous plongez pas comme vos homologues européens dans les vieux grimoires, ne passez pas votre temps à ausculter les pierres anciennes ; plutôt que de toujours étudier ce qui a été fait, bâti et écrit autrefois, regardez autour de vous, tournez vous vers l'avenir, construisez. Je fais de nouveau un bond d'un siècle et demi : en 1960, Thomas Altizer, un des théoriciens du postmodernisme, soutient que l'absence ou l'insignifiance de sa tradition constitue le meilleur atout de la culture américaine. À la différence de l'europpéenne, le poids des anciens et des ancêtres ne l'alourdit pas les tâches du présent et du futur. Elle échappe à l'handicap d'Enée portant son père Anchise sur son dos pendant que Troie brûle. Elle peut donc remplir sa mission qui ne consiste pas, affirme Altizer, à actualiser ni à « répéter le passé », mais à « dévoiler ce qui est en train de naître ».

Mythologie certes, qui ne nous dit pas ce qu'est l'Amérique, mais la manière dont longtemps elle s'est perçue elle-même.

3.2. L'éthique

Deuxième exemple : l'éthique. Pour décider comment on doit agir, pour déterminer ce qui est bien ou mal, bon ou mauvais, la morale classique cherche à définir des principes absolus, immuables, censés valoir en toutes circonstances. Ainsi selon Kant, est morale une action dont on peut ériger la maxime en loi universelle, autrement dit intemporelle. De même, l'adage « Fais ce que dois, advienne que pourra » déconseille de prendre en compte les suites de nos actes. Quand on se préoccupe de leurs effets, on risque de s'éloigner de la droiture et de la justice en se laissant influencer par des calculs de rentabilité ou des manœuvres tactiques. Souvenons-nous du débat entre Emmanuel Kant et Benjamin Constant. Il porte sur la question suivante : si un mensonge permet de sauver une vie humaine, en empêchant un assassin de rattraper sa victime, n'a-t-on pas

le devoir de mentir ? Non, répond Kant, car mentir ne peut pas devenir une loi universelle. Oui, répond Constant, parce que l'assassin potentiel n'a pas droit à la vérité. Constant introduit donc timidement le contexte (anticipation de ce qu'on appellera dans les années 60 la « morale de situation »), donc le présent sans aller jusqu'à dire que l'éthique n'est pas intemporelle et que ce qui advient ou risque d'advenir, détermine ce qu'on doit faire. Ce pas, le philosophe Hans Jonas le franchit dans son livre *Le principe responsabilité*, publié en 1979. Désormais, dit-il, c'était moins le cas autrefois, les développements de la technique nous donnent du pouvoir sur le futur et nos comportements ont des répercussions lointaines. Aussi, notre responsabilité ne se borne pas au présent, ne se limite pas à nos contemporains ; elle s'étend à nos descendants. Le long terme, qui autrefois en était absent, est devenu décisif. Le critère de l'éthique ne se situe pas dans l'intemporel, pas non plus dans le passé ni même dans le présent et encore moins dans l'intemporel ; nous sommes entrés, comme l'a écrit à propos de l'écologie mon collègue André Dumas, dans une « morale du surlendemain » où prime l'avenir.

3.3. Le message biblique

Le troisième exemple de prédominance de l'avenir est religieux. Pour des penseurs juifs contemporains, influencés par la Kabale, tels Marc Alain Ouaknin et François Rachline, le futur imprègne la littérature biblique à un point que les langues modernes et donc nos traductions sont incapables de rendre et que du coup nous avons de la peine à penser. La Bible situe dans l'avenir le temps capital, le moment décisif pour l'humanité. Elle annonce que Dieu n'a pas achevé son œuvre ; un jour, prochain ou lointain, il transformera la terre, le ciel et il fera des hommes des êtres nouveaux, vivant dans des conditions différentes. Ce que le Nouveau Testament appelle le Royaume, ce n'est pas un autre lieu, le ciel ou le paradis, c'est un projet, le projet de Dieu. Le croyant attend ce Royaume, je reprends des images bibliques, comme un voyageur qui marche vers une terre promise, un pèlerin qui se dirige vers un sanctuaire, un nomade assoiffé qui dans le désert chemine vers un point d'eau, ou encore une sentinelle qui guette l'aube.

Au début du 20^{ème} siècle, dans des travaux qui au moment de leur parution ont soulevé un tollé, Albert Schweitzer a souligné la dimension futuriste (en termes techniques on dit « eschatologique ») du Nouveau Testament. L'évangile, dit-il, est « la prédication du Royaume qui vient », et non « le drame rédempteur de notre catéchisme ». Le christianisme a inversé son message et trahit sa mission quand il a donné plus de place à la commémoration de la Croix qu'à l'attente du Royaume ; à la prédication eschatologique de Jésus et de ses apôtres, il a substitué un enseignement archéologique sur ce qui est arrivé autrefois. Ce n'est pas ce qui s'est passé il y a bien longtemps, mais c'est sa destination, la visée, le projet qui doivent déterminer l'existence chrétienne.

3. 4. La malédiction de l'avenir

Ce privilège donné à l'avenir crée un grand dynamisme, mais quand il devient exagéré et exclusif expose à un danger redoutable : celui de justifier des moyens affreux par une fin heureuse, autrement dit de sacrifier les générations présentes à un futur utopique. Luther a écrit que le diable nous tente en nous faisant oublier le présent pour désirer l'avenir. L'histoire, en particulier mais pas seulement celle du 20^{ème} siècle, l'illustre abondamment et sinistrement. Combien de vivants ont-ils été torturés au nom d'un présumé bien futur de l'humanité ?

4. L'éternité

J'en arrive à ma quatrième et dernière partie sur l'éternité. Je ne l'avais pas prévue au départ, elle s'est imposée à moi en cours de route. On peut penser en effet que l'éternité apporte le remède ou la solution aux échecs ou aux malheurs des trois instances temporelles.

4.1. Éternité et intemporalité

Souvent on identifie l'éternité avec l'intemporalité et on la définit par l'absence ou l'abolition du temps. « L'éternité divine est en dehors du temps » écrit Augustin. Il la caractérise par la simultanéité et non par la successivité de moments ; il oppose sa permanence à leur volatilité. Alors que le temporel bouge, change, s'évanouit, l'éternité reste toujours identique à elle-même.

Ce thème vient de la philosophie grecque. Le présocratique Xénophane écrit que la réalité éternelle « demeure sans se mouvoir ». Platon s'en fait l'écho, dans le *Timée*, en rapportant qu'on dit communément de l'être éternel qu'il « était, est et sera », alors que le Nouveau Testament, je cite un verset de l'Apocalypse, affirme que « Dieu est, a été et vient » ; non pas « sera » mais « vient », non pas une stabilité mais un mouvement. Ce verset fait écho à l'épisode du buisson ardent dans l'Ancien Testament où Moïse demande à Dieu comment il s'appelle. Dieu répond en donnant un mot mystérieux, un tétragramme composé de quatre lettres que beaucoup transcrivent « Yahwe » ; il s'agit, semble-t-il, d'une forme verbale (et non nominale) qui signifie « venir » ou « s'approcher », conjuguée à l'inaccompli, une modalité importante, voire structurante en hébreu. Au 16^{ème} siècle, Olivétan, l'un des premiers traducteurs en français de la Bible, rend le tétragramme par « l'Éternel » (traduction reprise dans la plupart des versions juives et protestantes, alors que les catholiques, suivant la Vulgate, traduisent plutôt « Seigneur »). La traduction « l'Éternel » a l'inconvénient d'escamoter le mouvement, l'inaccompli du tétragramme, elle propulse le Dieu temporel de la Bible dans le hors-temps hellénistique et elle introduit massivement ce « hors temps » dans la littérature biblique. Le Nouveau Testament, surtout les écrits johanniques, emploie à plusieurs reprises l'expression « vie éternelle » (en grec *aionios*). Il ne s'agit nullement d'une vie qui échappe au temps, qui se situe au delà et en dehors de lui. *Aionios* désigne une qualité du temps et non une réalité ou une sphère différente ; de même lorsqu'on parle d'un moment tragique ou heureux, on caractérise le moment désigné, on ne renvoie pas à une instance extra temporelle. Comment traduire ? On a proposé « vie pleine », « vie authentique », « vie véritable », ce qui, sans être satisfaisant, paraît meilleur que « vie éternelle ».

4.2. Le kairos

Il vaudrait sans doute mieux écarter la notion d'« éternité » et avoir recours à un concept cette fois-ci authentiquement biblique, celui de *kairos*. Ce terme malheureusement lui aussi sans équivalent exact dans notre langue désigne le bon moment, l'occasion propice pour ceci ou cela. Quand Jésus commence à prêcher, ses premiers mots sont selon l'évangile de Marc : « le *kairos* est venu, le Royaume de Dieu approche ». Je transpose : le projet de Dieu avance ; nous sommes à un tournant, ne le ratez pas, le moment est venu de le prendre.

Cette image du tournant sur une route est à mon sens la plus simple pour décrire le *kairos* ; le tournant a un avant et un après, autrement dit un passé et un avenir. Le projet que le *kairos* fait avancer ne déconsidère pas ce qui le précède, dans le vocabulaire biblique on dit qu'il l'accomplit (ou qu'il l'exauce). Il ne dévalue pas le présent, au

contraire, il le rend pressant, urgent, chargé d'un avenir à la fois proche et absent. Il empêche cet avenir qu'il ouvre de devenir mortifère, de se tuer lui-même et de tuer les autres temps, en le posant comme un « avenir toujours à venir » (l'expression est de F. Rachline), autrement dit comme destiné à rester inaccompli (thème développé par E. Bloch dans *Le Principe Espérance*). Ce *kairos* donne du sens aux instances temporelles en les inscrivant dans une trajectoire inachevée voire inachevable, où chacune d'elles se constitue et se situe en tension avec les deux autres.

Je ne fais ici qu'esquisser la notion biblique, riche, profonde, complexe de *kairos*. Elle me conduit à une conclusion très banale mais d'une banalité bergsonienne. Quand on pose les trois instances temporelles comme les anneaux d'une chaîne, on aboutit à des impasses. Ni le passé, ni le présent ni le futur n'ont de prééminence ou de privilège, par contre est essentiel le mouvement qui joint continuité, activité et créativité. C'est pourquoi, je n'ai pas intitulé mon propos « passé, présent et futur », comme s'il s'agissait de trois chaînons successifs, de trois états avec une structure et une consistance intrinsèques, même s'ils sont reliés entre eux. J'ai préféré prendre pour titre « mémoire, actualité et projet », ce qui évoque des relations dynamiques et non des réalités statiques. Dans la perspective biblique, il y a *kairos* quand leur interaction n'est pas destructrice mais féconde ; surgit alors une nouveauté qui détourne la mémoire, l'actualité et l'avenir du danger de devenir totalitaires et écrasants.

BIBLIOGRAPHIE

ALTIZER Thomas et HAMILTON William, *Radical Theology and the Death of God*, Harmondsworth, Penguin Books, 1968.

AUGUSTIN, *Confessions*, v. 2, Paris, Les Belles lettres, 1926.

BERDIAEV Nicolas, *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Aubier-Montaigne, 1936.

BULTMANN Rudolf, *Foi et compréhension*, Paris, Seuil, 2 vol. , 1969, 1970.

CARPENTER Roy, *Théologie et Lumières. Jonathan Edwards entre Raison et Réveil*, Ampelos, 2015

CONSTANT Benjamin, KANT Emmanuel, *Le droit de mentir*, Paris, Arthème Fayard, 2003

DUMONT Fernand, *Le lieu de l'homme*, Québec, BibliothèqueQuébécoise, 1968.

EMERSON Ralph, *Discours aux étudiants en théologie de Harvard* (1838), Nantes, Éditions Cécile Default, 2011

GOUNELLE André, « Le *kairos* chez Tillich » in M. Dumas, M. Leiner, J. Richard (ed), *Paul Tillich, interprète de l'histoire*, Berlin, Lit, 2013.

HEIDEGGER Martin, *Qu'est-ce que la Métaphysique ?* Gallimard, 1938.

JONAS Hans, *Le principe responsabilité*, Paris Cerf 1990 ; Flammarion, 1998.

KIERKEGAARD Soren, *Le concept d'angoisse* (1844), in *Œuvres complètes*, Paris, Orante, v. 7, 1973.

KUMMEL W. , « L'eschatologie conséquente d'Albert Schweitzer et le jugement des contemporains », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. 37, 1957

LÉVINAS Emmanuel, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 1990.

- MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- OUAKNIN Marc-Alain, *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles*, Paris, Payot 2003.
- RACHLINE François *Au commencement était le futur*, Paris, Herrmann, 2015.
- RACHLINE François, *Un monothéisme sans Dieu*, Paris, Hermann, 2018.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard La Pléiade, v. 1, 1959
- SCHWEITZER Albert, « Lettre inédite » (1952), *Études théologiques et religieuses*, t. 60, 1985, p. 161-164.
- TILLICH Paul, « Kairos 1 » (1922), « Kairos II » (1926), in *Christianisme et socialisme. Écrits socialistes allemands, 1919-1931*, Paris, Genève, Québec, Cerf, Labor et Fides, P. U. L. , 1992,
- TILLICH Paul, « I am an American », *Protestant Digest*, vol. 3, n° 12, juin-juillet 1941.
- VAHANIAN Gabriel, *La condition de Dieu*, Paris, Seuil, 1970.